

Du désir pour Dick

Camille Toffoli

Numéro 320, été 2018

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/89472ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Toffoli, C. (2018). Du désir pour Dick. *Liberté*, (320), 4–5.

Du désir pour Dick

CAMILLE TOFFOLI

Dans les dernières années, le roman épistolaire à saveur autobiographique *I Love Dick* de l'écrivaine et cinéaste américaine Chris Kraus a connu un regain d'intérêt et de popularité. Alors que l'édition originale, publiée en 1997 par Semiotext(e), n'avait trouvé de réception qu'auprès d'un public restreint d'initiés, sa réédition en 2006, sa traduction en français en 2016, puis son adaptation en télé-série par la réalisatrice Jill Soloway la même année ont contribué à en faire une œuvre marquante pour une nouvelle génération de lecteurs et de lectrices. Sans doute surtout de lectrices, car le propos de ce texte hybride, qui allie écriture de l'intime et pensée théorique, a tout pour susciter l'intérêt d'un lectorat féministe.

À travers une série de lettres adressées à Dick, un universitaire ami de son mari pour qui elle a développé une déroutante attirance, le personnage de Chris, qui se présente comme le double de l'auteure, articule une réflexion sur l'expression du désir féminin, et déplore la difficulté, voire l'impossibilité, pour les femmes hétérosexuelles de trouver une forme d'agentivité à travers l'affirmation de leur sexualité. Alors que les personnes LGBTQ* sont parvenues à créer des espaces de socialisation et des communautés culturelles où sont revendiquées des identités et des pratiques marginales, quel potentiel d'émancipation reste-t-il à une femme qui est dévorée par l'envie d'être – le titre est peu subtil – *fucked by a dick*? Aux lettres rédigées par Chris, le fameux Dick ne répond jamais vraiment, sinon par des commentaires brefs et détachés, souvent empreints d'une pointe de condescendance, qui ne laissent voir aucune réciprocité, qui n'ouvrent pas à de réels dialogues, mais renvoient seulement la femme désirante à ses propres fantasmes. Cette correspondance à sens unique, qui se poursuit pendant plusieurs années et

finir par prendre l'allure d'une performance littéraire, n'est ponctuée que de quelques rencontres en personne avec Dick. Ils ne couchent ensemble qu'une seule fois, au terme d'une soirée en tête-à-tête, après que Dick eut incité son admiratrice à formuler explicitement sa volonté de faire l'amour avec lui, puis répondu, l'air amusé : « Je ne dirais pas non... » Chris se voit alors prise dans une situation aliénante, une sorte d'impasse. Elle est animée par un désir des plus conventionnels – l'attraction irrésistible d'une femme pour un homme viril et ténébreux –, mais la posture dans laquelle elle se retrouve n'en est pas pour autant confortable. Ses envies n'ont rien de particulièrement subversif, mais la transparence et l'intensité avec lesquelles elle les exprime la rendent vulnérable, l'exposent à la dérision et à la suffisance de Dick.

Vingt ans après sa parution, le récit de Kraus semble encore d'actualité, et il n'est pas surprenant qu'il continue d'interpeller de jeunes féministes. L'écrivaine met en scène l'anxiété sociale que génèrent chez elle les soupers d'intellectuels auxquels elle se retrouve conviée par l'entremise de son mari avec un humour qui ne peut qu'inspirer n'importe quelle autre femme qui a déjà éprouvée des complexes similaires. Au fil de ses missives, qui prennent graduellement un ton plus essayistique, elle déploie un discours critique autour de la place des femmes dans le milieu de l'art – sur le traitement différencié, le manque de reconnaissance, la marginalisation systémique de leur travail – qui demeure malheureusement encore pertinent aujourd'hui. Mais la popularité renouvelée d'*I Love Dick* s'explique sans doute aussi par le fait que la réflexion de Kraus découle d'une sorte de paradoxe difficile à dépasser. Son récit traduit une angoisse, un malaise tabou, qui persiste chez beaucoup de femmes, et chez des féministes en particulier : celle de se

sentir prisonnière d'un regard dont on cherche pourtant à se dissocier, d'en être victime, mais de le chercher, malgré tout. Il met en lumière l'espèce de pathétisme auquel on associe souvent les manifestations de la passion sexuelle et amoureuse chez les femmes, et plus encore lorsque ces sentiments sont orientés vers les hommes.

En lisant *I Love Dick*, j'ai repensé à tous les « soupers de filles » auxquels j'ai assisté et où la majorité des discussions étaient consacrées à nos rapports, à mes amies et à moi, avec les hommes. Toutes les heures passées à avouer nos complexes, à exorciser nos problèmes de couples, à relater nos *one night*, à exposer nos déceptions et nos faiblesses pour tenter d'en rire un peu. Les amies avec qui j'ai partagé – et continue à partager – ce type de soirées n'ont pourtant rien à voir avec le cliché de la femme désespérée qui passe ses soirées à écouter des films à l'eau de rose en mangeant de la crème glacée, les joues recouvertes de coulées de mascara. Ce sont toutes des personnes qu'on pourrait qualifier d'indépendantes, d'émancipées et la plupart ne se définissent même pas comme hétérosexuelles. Mais il faut croire que pendant ces moments de complicité non mixte, décortiquer les ambiguïtés, les malaises de nos histoires avec les hommes apparaît comme une nécessité. Je ne compte plus les rencontres au terme desquelles, étourdies par l'alcool, mais surtout soulagées d'avoir pu nous défouler, d'être parvenues à désamorcer ensemble le ridicule de telle ou telle situation, nous sommes rentrées nous blottir contre nos partenaires respectifs ou retournées avec plus de sérénité à nos comptes Tinder. À un point où je me suis parfois demandé si certaines amitiés féminines ne servent pas indirectement la survie de l'hétérosexualité comme système social.

La lecture d'*I Love Dick* m'a laissée sur un mélange de soulagement et de

Elle est animée par un désir des plus conventionnels, mais la posture dans laquelle elle se retrouve n'en est pas pour autant confortable.

désillusion. Soulagement parce que ce récit m'a aidée à mieux cerner et à désamorcer la sorte de culpabilité irrationnelle que j'ai parfois éprouvée à me réclamer d'un féminisme radical, tout en passant la majorité de ma vie adulte dans des couples monogames tout ce qu'il y a de traditionnel. À affirmer haut et fort ma solidarité avec les autres femmes, à faire de cette solidarité la base de mes engagements politiques, tout en recherchant, toujours, ces relations exclusives avec les hommes, en leur accordant une part importante de ma vie. Évidemment, le sexisme, ce n'est pas les hommes, et l'hétérosexualité n'est pas toujours synonyme de domination ou de soumission, loin de là. On peut très bien être féministe tout en aimant les hommes, mais cela ne se fait pas sans conflits ni contradictions. Vouloir être avec des hommes n'est pas problématique en soi, mais c'est la primauté de ce désir – la place prépondérante et structurante qu'il occupe dans nos vies, la manière dont il supplante souvent les autres relations – qui est déroutante. Et si *I Love Dick* m'inspire aussi un élan de désillusion, c'est bien parce qu'il expose ce conflit sans vraiment le résoudre. Même si la force d'autodérision de Kraus recèle une dimension libératrice, les observations que celle-ci formule laissent l'impression d'un combat qui serait vain, presque perdu d'avance. Parce qu'après tout, qu'on l'attribue à une pulsion innée ou à une socialisation genrée, le désir pour les Dick de ce monde, on s'en défait bien difficilement lorsqu'il nous tient au ventre.

○ ○ ○

L'engouement pour les lettres-manifestes de Kraus me rappelle un article publié en 2015 par Catherine Mavrikakis, « Faut-il beaucoup aimer les femmes ? » (*Liberté*, n° 307), où elle s'intéresse aux réactualisations et aux résurgences du concept de lesbienne tel que développé dans les années 1970 par

la théoricienne et écrivaine Monique Wittig. Chez cette dernière, dont on retient souvent le célèbre postulat selon lequel « les lesbiennes ne sont pas des femmes », le lesbianisme ne désigne pas tellement une préférence sexuelle, mais concerne, plus largement, une réflexion ontologique autour de la notion de « sujet femme ». Pour Wittig, le terme *femme* renvoie à une catégorie produite par le système hétérosocial qui se définit toujours à travers sa *relation* avec une catégorie dominante, la catégorie *homme*. La lesbienne de Wittig ne serait pas seulement une femme qui couche et vit avec d'autres femmes, mais plus encore celle qui refuse, qui ignore cette relation binaire, qui échappe à la domination patriarcale du fait qu'elle construit son identité indépendamment de cette relation. Mavrikakis invite ainsi à une réhabilitation d'un concept qu'on associe bien souvent à un féminisme périmé, daté, et critique le peu de place accordé dans les discours féministes actuels à une remise en question des catégories homme/femme, désintéressé qu'elle associe à une sorte d'acceptation de la différence sexuelle. « Qui s'intéresse à la lesbienne comme notion et qui critique encore l'hétérosexualité ? Plus personne... », remarque-t-elle en ajoutant qu'« il nous faudrait faire encore un effort avant d'être totalement lesbiennes, comme Wittig le souhaitait... »

Cet article m'avait interpellée, au moment de sa parution, et continue à me faire réfléchir lorsque des récits comme celui de Kraus me rappellent à quel point le rapport aux hommes est encore partie intégrante de l'identité – des préoccupations, des choix existentiels et quotidiens – de beaucoup de femmes, même de féministes. Les thèses de Wittig sont généralement

associées au mouvement des lesbiennes politiques, fort en France et aux États-Unis dans les années 1970 et 1980, qui envisageait le refus de l'hétérosexualité comme une stratégie de lutte contre le patriarcat. Dans la foulée de ce courant de pensée se sont multipliées à l'époque les organisations et communautés non mixtes autonomes : des collectifs, des espaces culturels, des publications et même des milieux de vie autogérés. L'objectif était de permettre aux femmes d'évoluer de manière absolument indépendante, sans l'intervention, sous aucune forme, des hommes. Il s'agissait d'un projet politique radical, qui visait à rompre avec un système fondé sur une oppression systémique et des rapports binaires de genre plutôt qu'à le réformer ou à composer avec ce système. Le « séparatisme lesbien » a été critiqué à maintes reprises et sous plusieurs aspects depuis, autant par des féministes que par les communautés LGBTQ*, et il se trouve aujourd'hui peu de gens pour défendre une telle entreprise qui peut paraître, avec le recul, un peu utopique. Cette démarche comporte en effet plusieurs angles morts, plusieurs écueils potentiels, mais n'empêche que cet idéalisme peut faire rêver, surtout quand on le compare aux récits de femmes désirantes désabusées, même lorsque ceux-ci s'avèrent lucides et brillants. Ni les lettres à Dick ni les communes de lesbiennes ne viendront mettre fin au problème – peut-être sans issue – du patriarcat, mais j'aime espérer, peut-être naïvement, que la « fin de la relation » prônée par Wittig est encore possible et d'actualité, et que le cynisme et l'autodérision ne sont pas une fatalité pour celles qui continuent, parfois malgré elles, à désirer les hommes. L